

EXTRAITS DE PRESSE

Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre,
Sébastien Bonnemason

Presse écrite

Le Dauphiné Libéré, 18 février 2013

Les Livres du dimanche

Sidérant crescendo de violence Sébastien Bonnemason-Richard s'est fendu, lui aussi, d'une missive choc. En romancier. Le narrateur de "Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre" veut reconquérir l'étudiante qui a été son grand amour. Déterminé, glacial, d'un égoïsme monstrueux, ce galeriste quitte le Sud de la France pour un voyage sans retour. Road-movie tragique. Sidérant crescendo de la violence. Tout s'enchaîne dans un réalisme hallucinant. Pour un débutant, Sébastien Bonnemason-Richard témoigne d'une vigueur, d'une ambition et d'une santé remarquables. Il se permet toutes les audaces, y compris celle de se montrer matois comme un vieux briscard. Auteur à suivre.

François Billy

La liberté, 2 février 2013

SÉBASTIEN BONNEMASON-RICHARD

Une jeunesse soldée

C'est l'histoire d'une attirance: *Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre* est le premier roman de Sébastien Bonnemason- Richard. Sur le ton franc d'une parole à la fois sobre et empreinte d'oralité, il relate l'odyssée d'un galeriste français qui plaque tout pour rejoindre en Ecosse «une jeune fille qui a froid».

Plutôt que le pittoresque d'une road story, l'auteur offre au lecteur un voyage dans les souvenirs de son personnage, reflet d'un transfert en voiture. Ces souvenirs peuvent être diffus ou précis, à l'instar du bonheur transgressif d'une fellation dans un drive-in. Si la jeune fille se fait entendre en contrepoints discrets, c'est la solitude voulue du narrateur que l'auteur relate: «Ce serait beaucoup plus simple s'ils savaient que le dernier des Papous, le plus inaccessible au fin fond des bas-fonds, celui précisément vivant dans le trou du cul du monde, est plus joignable que moi», affirme le fugueur.

Soldant sa jeunesse, celui-ci finit par faire rimer Eros et Thanatos. Fulgurant, ce récit se présente comme la fin d'une étape de vie. Intense, il est l'expression d'une envie de couper le cordon ombilical comme on couperait le cordon du téléphone.

Daniel Fattore

Le Figaro Littéraire, 24 janvier 2013

Marque-pages

Un cas pathologique grave. Ce sont les mots que le narrateur retient pour parler de lui. De prime abord l'homme revêt pourtant toutes les apparences de la normalité. Qui pourrait déceler la part de monstruosité chez ce galeriste ayant pignon sur rue personnalité bien connue du milieu de l'art contemporain à Bordeaux ? Très vite pourtant le masque va tomber et dès lors ce ne sera pas sans un certain malaise qu'on lira le journal de cet homme dévoré par une passion destructrice. Amour désir perversion ? Un peu des trois sans doute. L'homme en tout cas tire un trait sur son existence apparemment tranquille pour aller rejoindre au nord de l'Écosse celle qui l'obsède une toute jeune fille dont il a été naguère l'amant à l'insu de tous.

Le long périple accompli seul au volant de son 4 x 4 par un narrateur conscient que quelque chose ne tourne pas rond chez lui est vécu comme une sorte de voyage initiatique ponctué de souvenirs brûlants et de références littéraires.

Le héros a des lettres aime à les partager. Il se voit sans doute comme un arrière-petit-neveu du Humbert. Humbert de Nabokov. Ne sont-ils pas en effet tous deux artistes fous et infiniment mélancoliques ?

Même si la morale est mise à mal dans ce premier roman, l'aspect scandaleux de cette histoire est au bout du compte secondaire. Le roman tire sa force de son personnage cette figure inquiétante d'un fin lettré que les démons intérieurs conduiront vers l'abîme.

Dominique Guiou

Le Dauphiné Libéré, 30 décembre 2012

Lectures d'Hiver

Du côté des débutants, il faudra avoir l'œil sur Sébastien Bonnemason-Richard, *Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre*, (Alma).

F.B.

Livres Hebdo, 30 novembre 2012

Sébastien Bonnemason-Richard signe un premier roman glacial et sophistiqué.

Sous son titre superbe – un alexandrin emprunté à Racine-, ce premier roman de Sébastien Bonnemason Richard est un exercice de style chic et intello, truffé de citations et de références.

De poètes essentiellement, Rimbaud, Jacottet ou Lorand Gaspar. Mais Nabokov est aussi convié. Un mini-thriller glacial et sophistiqué, un road movie introspectif où on se laisse porter par le narrateur. Un jeune galeriste bordelais qui, un jour, met ses affaires en ordre et part, sans espoir de retour. Il plante ses amis, résilie son abonnement téléphonique, et confie la galerie à Laura, son assistante, qu'il a formée en catimini depuis longtemps. Ce garçon n'est pas du genre à s'en remettre au hasard. Seul dans son 4x4, outillé d'un GPS, il

s'apprête à parcourir 1795 km, de Bordeaux jusqu'à Aberdeen, pour retrouver la fille qui fut son grand amour, qui l'a quitté, mais dont il est persuadé qu'elle l'attend toujours, dans son hiver écossais. C'est ce qu'on apprend au fil des flash-back qui émaillent le périple. Et il la retrouve, en effet. Il l'attend devant Whitehall Place, la bibliothèque de l'université. Mais la belle n'est pas seule, visiblement éprise d'un autre. L'amoureux transi va alors se venger de façon cruelle et préméditée, avant de se lancer dans une macabre cavale septentrionale jusqu'à Veg, face aux îles Feroe. Point de départ idéal pour une nouvelle vie, sous d'autres latitudes, et une autre identité. Pourquoi pas l'Asie ?

Brillant sujet, le jeune Sébastien Bonnemason-Richard, né en 1977, est universitaire, spécialiste du roman très contemporain, et il enseigne aujourd'hui au lycée français de Phnom Penh. Il se dit influencé par des écrivains comme Toussaint ou Quignard. On pourrait ajouter d'autres lectures et références. Mais il a su s'en affranchir, pour ce livre bref et intense. L'auteur ne manque pas d'humour, ainsi qu'en témoigne l'intéressant « Autoportrait » sur lequel se clôt *Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre*, ni de culot. Il revendique son statut d'écrivain non conventionnel avec un « Madame Bovary, c'est moi, aussi », réjouissant et prometteur.

Jean-Claude Perrier

Internet

La Cause Littéraire.fr, 6 juin 2013

Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre, Sébastien Bonnemason-Richard

Qui est-il ? On ne sait pas trop. Un homme amoureux, qui traverse le pays pour aller la rejoindre. Qui est-elle ? On le sait encore moins. Lycéenne encore. Plus jeune que lui. Il la veut. Il plaque tout pour elle, son boulot, sa ville, sa vie. Prend sa voiture et fonce la rejoindre. 2000 kilomètres à faire vers le Nord, rien que ça, jusqu'en Écosse. Mais on est sans doute moins sérieux quand on a 17 ans. Ou alors, est-ce que le manque se vit

différemment : « Je cherche chez les autres ce que j'ai aimé chez lui », dit-elle. Car lorsqu'il arrive, elle est au bras d'un autre. Lycéen comme elle. Ils s'embrassent. « On ne peut pas traiter les gens de cette manière. Et la jeunesse n'est pas une excuse », dit-il. Devant pareil spectacle, il ne sait pas réfléchir. Il fait ce qu'il n'aurait pas dû faire s'il avait su réfléchir.

Le premier roman de Sébastien Bonnemason-Richard n'est pas de ceux dont l'intérêt se limite à l'intrigue. L'amorce d'un résumé suffit sans doute à s'en rendre compte : la machine romanesque ne naît pas ici dans l'obsession du suspense à tout crin. Elle ne s'emballe pas ensuite davantage d'un excès étourdissant de péripéties, qui auraient lancé chez bien d'autres le personnage dans une course folle. On en serait presque étonné qu'il ait d'ailleurs une arme. Non, ce qui compte sans doute, dans l'écriture de Sébastien Bonnemason-Richard, c'est une certaine qualité de silence, que les mots seuls savent générer par contraste étrange. Des chapitres secs et froids, quelques phrases qui s'éteignent parfois avant même leur point final de chute attendue. Bref c'est un style. Où le désir, l'amour éperdu, perdent aussi tout leur langage.

Il y a de belles pages. Les plus violentes, sans doute. Celles qui racontent le sexe brûlant entre ces deux amants secrets sont parmi les plus réussies du roman, qui emprunte son titre à un alexandrin sublime de Racine. C'est aussi que la poésie a fondamentalement partie liée avec une telle qualité de silence, lorsqu'il s'agit de dire, sans les remplir paradoxalement, l'absence, le vide ou le manque. On creuse alors, avec Jaccottet, Baudelaire, Rimbaud, Lorand Gaspar, Vladimir Nabokov... Tous prêtent la caisse de résonance de leurs propres mots à cet infini d'amour moderne, qui ne sait plus se dire et qui se dit pourtant.

Frédéric Aribit

<http://www.lacauselitteraire.fr/je-n-ai-de-gout-qu-aux-pleurs-que-tu-me-vois-repandre-sebastien-bonnemason-richard>

Please mind the gap, 16 mai 2013

Ca y est, j'ai enfin eu un coup de cœur pour un premier roman signé Sébastien Bonnemason-Richard qui s'intitule « *Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre* ».

J'avais parcouru quelques extraits en librairie qui m'avaient faits grande impression et la lecture de ce très court texte m'a littéralement emballé.

Ce roman raconte la fuite d'un homme vers le bout le l'Ecosse pour aller retrouver une jeune femme avec qui il a vécu une passion amoureuse il y a quelques années. « Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre » raconte ce périple automobile, organisé, obsessionnel et les retrouvailles avec la jeune femme, que l'on n'imagine pas forcément heureuses, étant donné le titre du roman... On sait très peu de choses sur cet homme et encore moins sur la jeune femme qui apparaît aux deux tiers du livre : *« J'explore, je suce et je ne trouve pas. J'ai beau chercher, coucher, me positionner, je ne trouve pas d'équivalent à toi. Je pourrais te le dire, ça, qu'il n'y a pas d'équivalent à toi, que je le pose comme un fait, indéniable. Je suis une scientifique qui a délaissé la théorie pour la pratique. A force de pratique, on peut affirmer, certifier, mettre dans un dictionnaire, à jamais. Et tu m'aimeras à nouveau quand je te l'aurai dit. Je consacrerai le reste de ma vie à parcourir le monde pour dire à tout le monde que je t'ai trouvé, que j'ai eu le privilège de ta découverte, que j'en suis le dépositaire ».*

Sébastien Bonnemason-Richard raconte une histoire implacable, la passion jusqu'à la folie en quelque sorte, ses mots sont maîtrisés, secs, puissants. Il parle d'amour sans mettre de sentimentalité dans ses propos, c'est bluffant. Ses mots brûlants glacent le lecteur. Il casse les codes, ose dans le politiquement incorrect, c'est un auteur libre : lorsque son personnage évoque ses voisins de pallier avant sa fuite, il dit ceci : *« Parce qu'il faut la comprendre la mamie... les sept gosses commencent à peine à être propres qu'il faut torcher papi qui est en âge de s'oublier un peu. Un retour à la case départ, la vie comme une roue, l'itération qui se mord la queue. Vous me direz que ce n'est qu'un format de couches différent. Ok mais elle n'aura eu aucun répit. Aucun. La vie comme une roue, une moissonneuse-batteuse ».*

Vous aurez compris que ce n'est pas un livre à mettre dans toutes les âmes (trop sensibles ou trop chastes, abstenez-vous...) c'est souvent très cru comme récit mais le style de l'auteur est une merveille, un chaos de mots qui révèle la plus terrible des réalités, ce que peut faire un homme lorsque son miroir ne réfléchit plus que du vide... J'ai vraiment aimé ce livre, c'est un réel coup de cœur.

« Je n'ai de goût que pour les pleurs que tu me vois répandre » est publié Chez Alma éditeur. Il faut de l'audace pour écrire un si beau récit et le publier...il faut une heure grand

maximum pour arriver au bout de la route empruntée par le narrateur, mais quelle heure...faites vous le offrir si vous trouvez que 14€ c'est un peu cher pour un si petit livre...ce n'est jamais que l'équivalent de deux paquets de clopes ou d'un ciné avec pop-corn et soda... Qu'est ce qu'on attend d'un livre sinon qu'il nous retourne et nous transporte vers des lieux inconnus jusqu'ici ?

Pour terminer voici l'un des passages que j'ai préférés dans le texte de Sébastien Bonnemason-Richard : *« Je veux croire, encore, à mon libre arbitre, pas de destin, rien d'écrit à l'avance. Jamais je n'ai voulu faire analyser les lignes de ma main. Je n'ai jamais regardé de près à l'intérieur. Je les ai lavées, frottées énergiquement, espérant que l'eau joue son rôle d'érosion. Qu'elle lisse tout ça, quitte à souffrir, mais ne plus avoir que des paumes polies. Et repartir. Je les sculpterai moi-même, mes lignes, à ma façon. Des lignes, ou des motifs. Et là où certains verront des marques de scarification, des symboles païens, je répondrai que c'est faux...je veux avoir le droit d'écrire mon histoire, pas une grande, mais une petite histoire, simple, sans histoires, sans frustration sans peine ».*

Je ne peux que vous inciter à tenter cette expérience littéraire...vous adorerez ou détesterez mais vous n'aurez probablement pas un avis mitigé...

Ce livre est bien entendu sélectionné pour le prix Mind The Gap 2013.

La Ruelle bleue.com, mars 2013

Madame Bovary, c'est moi aussi...

C'est ce que le jeune auteur Sébastien Bonnemason-Richard revendique dans un autoportrait qui figure en postface de son premier roman dont le titre est, quant à lui, emprunté à Racine. Le court récit se déploie entre ces deux parenthèses en forme de références littéraires, ponctué d'autres hommages rendus à chaque tête de chapitre à Philippe Jacottet, Arthur Rimbaud, Vladimir Nabokov, Lorand Gaspar, Hélène Duffau, Paul Eluard ou Charles Baudelaire...

Un homme amoureux quitte sans volonté de retour son morne et moderne quotidien et prend la route pour retrouver celle qu'il aime. Désabusé du concret et de l'ennui de son existence antérieure, hanté par un goût d'imposture, il décide de « s'abolir, s'abroger, s'annuler ». Sur la route qui le conduit en Irlande, il s'enflamme sous l'effet de l'ardeur de ses propres sentiments, il s'embrase à la fièvre de ses émotions en ébullition, les sens aiguisés, prédateur à l'affût de sa proie.

« Respire plus fort que je puisse t'entendre. »

À chaque kilomètre avalé et énoncé vainement, comme un compte-à-rebours rythmant un mental de plus en plus discursif, il s'éloigne de la terre ferme et du monde tangible qu'il ne sait plus partager avec autrui pour s'enfoncer dans son propre univers fantasmagorique dont il est le seul héros, pétri de pulsions phagocytaires, cherchant l'assouvissement de ses désirs les plus intimes, superbement tourmenté comme seuls peuvent l'être les héros romantiques.

« Dérisoire, au bord d'une mer démontée, je suis errant de l'estran, entre mer et plage, mer et nuages, dans l'indistinction du jour et de la nuit. »

Et ce n'est finalement pas un acte manqué s'il a emporté avec lui « son doudou », un objet transitionnel transgressif, une arme transmutée « en concept, en œuvre d'art »

Le roman est ainsi nourri des richesses du monde intérieur du personnage principal, un « paysage état d'âme » qui permet l'évasion,

« Espace et temps, irrémédiablement mêlés. »

Bref mais intense, ce road-movie oscille entre le réel et l'imaginaire, ligne de fuite tendue comme un fil de funambule au-dessus d'un précipice, avec un homme en équilibre instable avançant droit devant, élégamment mais fatalement, avant de s'échouer, naufragé, dévasté...

« J'ai basculé, mon amour, de l'autre côté... »

... puis de renaître, tel le phénix de ses cendres, de s'affranchir du grotesque et d'enfin entrevoir la beauté, mais toujours passager d'un voyage immobile entre la raison et la folie.

« Plus rien, à part le chemin d'écume que le ferry laissa et qui sembla atteindre le ciel.

Une simple trace blanche tatouée sur un gris aux reflets bleus. »

<http://www.laruellebleue.com/9899/je-nai-de-gout-quaux-pleurs-que-tu-me-vois-reprendre-sebastien-bonnemaison-richard-alma/>

Chroniquesdelarentreelitteraire.com, 31 janvier 2013

Coup de cœur, premier roman

Cet alexandrin d'Esther de Racine intitule le premier roman de Sébastien Bonnemason-Richard, et annonce le goût prononcé de l'auteur pour les citations de grande portée lyrique et poétique.

Son court récit extrêmement formel, déroule ses chapitres sous l'égide de superbes citations dont la bibliographie figure en fin d'ouvrage. Le prologue également signifie l'intellectualisme de l'auteur sous l'étendard du « Sapiens » de Salomon, transcrit en vieux français. Cela fait beaucoup de références et variances formelles si l'on ajoute encore un autoportrait en fin d'ouvrage, une pagination déroutante, et un texte, la plupart du temps sous la forme de courts paragraphes de quelques lignes, sans oublier l'usage fréquent de l'italique. On peut se poser la question de la légitimité, de la nécessité et soupçonner la prétention ou la béquille rassurante. On peut aussi saluer l'hommage et le courage d'écrire sous les ailes de ses admirations, ou l'ambition d'écrire en trouvant sa forme, sa musique. Le risque étant, que le lecteur emporté par le poids des écrivains cités faiblisse sous la plume légère de l'auteur. Le style également saute d'un genre à un autre. Tantôt récit, tantôt prose poétique, phrases courtes, longues, hachées, tronquées. Un mot seul, une phrase par page, des tirets, des italiques, l'auteur virevolte et joue de tout.

La forme l'emporte sur le fond.

Mais le récit ? Il démarre comme on claque une porte pour prendre la route. Il se densifie et enserre le lecteur dans ses griffes nerveuses. Certains passages sont narratifs et de grande envolée, d'autres plus elliptiques et de profonde intériorité. Là aussi l'auteur varié d'un

narratif à l'autre jusqu'à l'irritation. Le récit est aussi chaotique que la fuite du personnage est linéaire, le vocabulaire aussi poétique et cru que le héros est sensible et déshumanisé. L'amour, la vie, la mort, les grands thèmes éternels, par une écriture inscrite aujourd'hui dans ses possibles et ses références, font de ce premier roman un manifeste ambitieux. En dernier clin d'œil littéraire et pour enfoncer le clou, Flaubert est cité en compagnie d'Emma, qui par ennui rêvait de fuite sociale. Sébastien signe en fin d'ouvrage son autobiographie d'un « Je quitte le discours courant, je m'émancipe de l'acquisition obligée de la langue nationale, je m'affranchir par la forme écrite. »

L'écriture plutôt que l'arsenic.

<http://chroniquesdelarentreelitteraire.com/2013/01/premiers-romans/je-nai-de-gout-quaux-pleurs-que-tu-me-vois-repandre-de-sebastien-bonnemason-richard>

Christiane Miège

Accrocdeslivres.blogspot.fr, 28 janvier 2013

Avec ce genre de livres, il est assez difficile d'en faire la chronique, du moins pour moi, car ça n'est pas mon genre habituel et ce n'est pas une « simple histoire » on est bien loin de l'imaginaire que je lis habituellement. Du coup pour le « juger » (d'une certaine manière) ça peut être compliquée, mais je vais faire de mon mieux pour tenter d'expliquer un peu à quoi s'attendre en lisant ce texte, tout en montrant que je l'ai bien apprécié. Oui, j'ai quand même aimé ce texte même si ça n'est pas mon genre de prédilection, que ce genre de texte ne peut être apprécié que par ceux qui « ressentent » en quelque sorte le texte, eh bien j'ai trouvé ce texte assez beau, malgré les événements, dont je ne parlerai pas sinon je risquerais de spoiler, ce qui est inutile, surtout quand on voit la longueur de ce roman, qui a plutôt des allures de novella ou nouvelle étant donné la longueur du récit (moins de 100 pages et c'est relativement aéré avec une écriture assez grosse). L'écriture est vraiment agréable à lire. Elle est assez simple finalement, mais très poétique ce qui rend le rendu assez beau et mélancolique si l'on écoute bien « la voix » donnée par le narrateur. J'avais vraiment la sensation de l'entendre, la manière d'écrire de l'auteur le rend possible. J'avoue m'être

laissée emporter et en quelque sorte bercer grâce à elle, pour me plonger dans cette histoire. Au départ, on ne comprend pas bien tout ce qui arrive, on n'a pas d'explications, on sait jusque qu'un homme quitte tout pour aller retrouver une jeune fille, rien de plus et c'est donc un voyage qu'il entreprend sans avoir l'intention de revenir. Et puis petit à petit les éléments s'imbriquent et l'on attend de voir où cela va nous mener.

C'est très étrange de lire ce livre car on ignore tout des personnages, on ne voit seulement que les ressentis, les moments intimes entre cet homme et cette femme, mais on ne sait même pas leur prénom, qui ils sont, ce qu'ils font. Alors même si on a leur voix (écriture à la 1ere personne) – en tenant compte du fait que l'on est proche du personnage grâce à cela – eh bien il y a tout de même une distance qui est établie à cause du mystère créé tout autour d'eux. On sait seulement que l'homme finit par tout plaquer du jour au lendemain pour faire des kilomètres et retrouver cette jeune fille et l'on suit son voyage. En bref, voilà un livre assez atypique (surtout dans le fait que je n'ai pas l'habitude de lire ce genre là), très poétique grâce à son écriture mais aussi par ce voyage qui pourrait bien nous surprendre. Un livre assez sympathique à lire.

<http://accrocdeslivres.blogspot.fr/2013/01/sebastien-bonnemason-richard-je-nai-de.html>

Melisande

EncresVagabondes.com, 18 janvier 2013

Sagan, entre autres, l'a déjà fait mais on ne s'en lasse pas. Placarder la poésie comme une revendication, en titre sur la couverture d'un roman, c'est toujours roboratif. Ici c'est un alexandrin de Racine que l'auteur appose sur la couverture de son premier roman. Le délice de ruminer un beau vers ! Est-ce un manifeste ? Je l'ai ressenti comme ça. Car si le narrateur se repaît de sa douleur ce n'est pas pour se répandre, c'est pour mieux affûter ses armes ! De tueur et d'écrivain ! Le narrateur ne tue pas que son amour, il tue aussi le romanesque pour n'en laisser que l'enveloppe et son style.

"Je les sculpterai moi-même, mes lignes, à ma façon. Des lignes ou des motifs. Et là où certains verront des marques de scarification, des symboles païens, je répondrai que c'est

faux, que ce n'est qu'une légende pour impressionner les enfants, manipuler les petites gens. Je veux avoir le droit d'écrire mon histoire, simple, sans histoires, sans frustration, sans peine."

Dans ce palais des glaces, les citations faisant office de miroirs, la narration, est aussi simple, dépouillée que le parcours qui permet de retrouver l'aimée et la sortie. La narration est comme une flèche : flèche de Cupidon qui se transforme en balle, mortelle ! On arrive très vite à sortir du labyrinthe si on ne suit que la flèche ! Mais voilà, il y a les citations : miroirs de ce qu'on lit, fausses pistes, tracés annexes, "distractions" au sens Pascalien, on n'est plus dans ce qu'on lit mais détourné, ramené, trompé, balloté. Alors qu'on a l'impression de suivre le fil romanesque et d'avancer vers la sortie très vite, la fin de l'histoire, on se perd dans ce dédale où Lorand Gaspar, Jaccottet, Nabokov, Rimbaud et quelques autres nous convient toutes les deux pages, à sonder l'écriture. La narration est piégée et renvoie sans cesse à sa fabrication. Forcément le foisonnement des textes invités entre en résonance avec le dépouillement de ce texte glacé, acéré, celui d'un maniaque, qui ne voudrait laisser de lui "qu'une simple trace blanche tatouée sur un gris aux reflets bleus." Une ligne d'écriture sans aucun doute.

<http://www.encre-vagabondes.com/>

Sylvie Lansade